



MEDORUMA SHUN

*L'âme de Kôtarô
contemplait
la mer*

Ζ

« Ouvrir Medoruma Shun, c'est glisser doucement vers un envoûtant mélange d'intime et de fantastique : rafraîchissant comme une pluie d'été. » Florence Noiville, *Le Monde des Livres*

« Dans ces nouvelles, Medoruma Shun se montre autant écrivain que pianiste de prose, avec son écriture au sublime toucher. » Didier Jacob, *Le Nouvel Observateur*

« Medoruma Shun décrit les états d'âme comme des paysages et les paysages comme des états d'âme, et sans doute est-ce cela qui donne à ses nouvelles cette curieuse perception d'être entre deux eaux, entre deux réels. » Mathieu Lindon, *Libération*

Le Monde

DES LIVRES

16 janvier 2014

Pluies d'été

C'est une voix nouvelle qui arrive de l'archipel japonais d'Okinawa. Pourtant couronné par les prestigieux prix Kawabata et Akutagawa, Medoruma Shun, né en 1960, n'avait jamais été traduit en français. Voici l'occasion, à travers ces six nouvelles, de découvrir un univers subtil où le regard de gens simples se mêle au fonds de croyances et de légendes de ces îles nippones. Comme dans la première histoire, qui donne son titre au volume, où, après une nuit de beuverie, un énorme *aaman* noir (sorte de bernard-l'ermite terrestre) vient élire domicile dans la bouche de Kôtarô parce que celui-ci souffre d'une « *défaillance d'âme* ». Ou comme dans « La mer intérieure » où, lorsqu'un poisson meurt, une ombre envahit le visage du père et transforme radicalement tous ses traits... Ouvrir Medoruma Shun, c'est glisser doucement vers un envoûtant mélange d'intime et de fantastique : rafraîchissant comme une pluie d'été. ■ Florence Noiville

► *L'Âme de Kôtarô contemplant la mer* (Mabuigumi), de Medoruma Shun, traduit du japonais par M. Dartois-Ako, V. Perrin et C. Quentin, Zulma, 288 p., 21 €.

16 janvier 2014

Comment ça s'écrit

Medoruma Shun, du coq à l'âme

Par MATHIEU LINDON



Lâme de Kôtarô contemplant la mer est un recueil de six nouvelles de Medoruma Shun, né au Japon en 1960 et qui passa son enfance à Okinawa, lieu particulier qui fut administré par les Américains durant plus d'un quart de siècle après la Seconde Guerre mondiale. S'y mêlent, inégalement suivant les récits, le réalisme et le fantastique – la vie des âmes est peut-être le sujet principal du livre et réalisme et fantastique en dévoilent chacun un pan –, la vieillesse et la jeunesse. Les sentiments des héros de chaque nouvelle sont toujours suggérés avec réserve, laissant le lecteur se charger de l'émotion, mais finit presque toujours par arriver un mot très fort, quand on ne l'attendait plus ou quand le contexte ne paraît pas le réclamer. Par exemple, «*déchirant*». Sauf erreur, le terme surgit à deux reprises dans le livre. Dans «*Coq de combat*», au milieu du recueil, juste

histoire insensée d'énorme bernard-l'ermite installé sans recours dans la bouche de Kôtarô, la vieille héroïne se retrouve seule sur la plage. «*Et l'assaillait soudain une solitude tellement intolérable, qu'elle descendait marcher le long du rivage en baignant ses chevilles dans les vagues. A ses pieds, les lucioles de mer s'allumaient puis s'éteignaient tour à tour. Les vagues étaient tièdes et douces. Uta s'arrêta et joignit les mains face à la mer. Mais sa prière n'alla nulle part.*» L'âme de Kôtarô contemplant la mer raconte l'itinéraire de toutes les prières qui ne vont nulle part et qui partent on ne sait d'où. Un jeune homme est agité de sentiments divers pour cause de puberté. «*Je le savais: je ne reverrai plus jamais S. [...] Les feuilles teintées de rouge des palmiers rachitiques onduleaient dans le vent. J'en ai arraché une et je l'ai plaquée contre mes lèvres en murmurant le nom de S. dans mon cœur. J'ai continué à attendre l'autobus en déchiffrant les inscriptions sur le panneau rouillé de l'arrêt et en écoutant le vent qui bruissait dans les feuilles des palmiers.*» Cette nouvelle, qui débute comme un récit sur la boxe avec le combat entre Cassius Clay et Joe Frazier, s'intitule «*Rouges palmiers*». Et, plus tôt dans

«**Dans le sac de jute, Aka ne bougeait plus. En posant une main sur sa poitrine, Takashi sentit qu'il était encore chaud. Comme si la combativité du coq ne s'était pas encore éteinte. C'était déchirant.**»

après que le jeune garçon se rend compte que le coq qu'il a choyé, comme jamais coq ne l'a été, a été massacré comme jamais coq ne l'a été et qu'il s'agirait de lui trouver une sépulture convenable. «*Dans le sac de jute, Aka ne bougeait plus. En posant une main sur sa poitrine, Takashi sentit qu'il était encore chaud. Comme si la combativité du coq ne s'était pas encore éteinte. C'était déchirant.*» Dans la dernière page de «*la Mer intérieure*», la dernière nouvelle: «*J'avais appris aux informations les dégâts causés par le nématode du pin dans les régions du Nord, mais je ne pensais pas que c'était aussi grave. Je me tourne vers l'îlot; le soleil frappe impitoyablement les pins desséchés et les grappes de tombes. On dirait des créatures nocturnes exposées de force à la lumière du jour, c'est déchirant.*»

Medoruma Shun décrit les états d'âme comme des paysages et les paysages comme des états d'âme, et sans doute est-ce cela qui donne à ses nouvelles cette curieuse perception d'être entre deux eaux, entre deux réels. Après un récit déchirant, la narratrice d'«*Avec les ombres*» se demande si elle va «*réintégrer*» son propre corps ou s'il est préférable d'y renoncer, elle qui a ce don de voir les âmes des disparus, en certains lieux et occasions, elle qui participe de deux univers qui ne coïncident pas, qui ne sont pas exactement juxtaposables. «*Intolérable*» est aussi un mot très fort et il surgit à la fin de «*L'Âme relouée*», la première nouvelle, quand, après une

le texte, se sont déjà mêlés les émois du jeune homme et de la nature, la peur et l'envie qui viennent de partout. «*Mais j'ai avancé à toute allure, sans me retourner. Il faisait déjà sombre dans le bois, en un instant, je baignais dans une sueur glacée. Le craquement des branches que j'écartais attisait les battements précipités de mon cœur. Mon pantalon me serrait, entravant mes mouvements.*»

Les entraves à la réalité et les entraves à l'imaginaire, tel est aussi le sujet de L'âme de Kôtarô contemplant la mer. «*Au fond, dans ce qu'il me racontait, je ne pouvais pas faire la part du vrai et du faux*», dit le narrateur de «*l'Awamori du père Brésil*» et, au fond, c'est dommage. Dans le cours de la nouvelle, il y a une invasion de perroquets; à la fin, c'en est une de papillons de toutes sortes. «*Posés sur les éclats, ils faisaient osciller légèrement leurs ailes colorées. Un des hommes avec un bandeau jaune a jeté des magazines dans le feu. Mais les papillons sont restés indifférents aux flammèches qui s'en échappaient. Les couleurs de toutes ces ailes étaient magnifiques. Dans le ciel bleu de l'été au-dessus du jardin, j'avais le sentiment que d'innombrables papillons volaient, qui ne pouvaient pas encore venir visiter notre monde.*» Mais à qui donc est-il accessible, notre monde?

MEDORUMA SHUN

L'Âme de Kôtarô contemplant la mer

Traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako, Véronique Perrin et Corinne Quentin. Zulma, 284 pp., 21 €.

Le nouvel **Observateur**

9 janvier 2014

ÉTRANGER

L'ÂME DE KÔTARÔ CONTEMPLAIT LA MER

par Medoruma Shun, traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako, Véronique Perrin et Corinne Quentin, Zulma, 288 p., 21 euros.

*** Okinawa. La présence américaine, quand les soldats arrivaient des casernes pour chercher, dans des gargotes aujourd'hui défraîchies, « *de l'alcool et des femmes* », est encore dans les mémoires. Un enfant se souvient de sa liaison avec un garçon de son école, dont la mère, une prostituée trop maquillée, fréquentait les marines. Odeur de sueur des torsos américains, parfum des mimosas, des poissons morts abandonnés parce que difformes, une fois pêchés dans la rivière polluée. Dans ces nouvelles, Medoruma Shun se montre autant écrivain que pianiste de prose, avec son écriture au sublime toucher.

DIDIER JACOB

LE MATRICULE DES ANGES

Février 2014

Légendaire Okinawa

Récompensé par les prestigieux prix Kawabata et Akutagawa, Meroduma Shun est pour la première fois traduit en français. L'action de ces six nouvelles se déroule sur l'île d'Okinawa où l'auteur est né en 1960. En lisant Meroduma Shun, nous découvrons les us et coutumes de cette île qui possède l'espérance de vie la plus élevée du monde. Nous découvrons certes sa gastronomie, mais aussi ses traditions, comme les combats de coqs, auxquels « Coq de combat » est consacrée, une nouvelle où un jeune garçon va avoir affaire à un chef de gang. « Rouges palmiers » met aussi en scène un adolescent, un passionné de boxe s'interrogeant sur son orientation sexuelle. Les autres nouvelles, tout aussi poétiques, appartiennent plutôt au genre fantastique et l'histoire de l'île, singulière et tragique, en constitue la toile de fond. Okinawa a hérité de traditions de l'ancien royaume des îles Ryukyu, conquis par le Japon au XVII^e siècle. La narratrice d'« Avec les ombres », par exemple, est issue d'une lignée de prêtresses de l'ancestrale religion *kaminchu* dont la particularité était d'entretenir les liens unissant les vivants et les morts...

À Okinawa, l'extraordinaire fait partie du quotidien des autochtones qui, dans « Ma-buigumi, l'âme relogée », ne s'étonnent même pas de voir un *aaman*, c'est-à-dire un bernard-l'ermite, prendre possession du corps de Kôtarô, alors que son âme est partie contempler la mer : « *L'âme de Kôtarô contemplant la mer avec une expression rêveuse.*

Les genoux ramenés sous le menton soutenaient le visage, tanné par la mer et les travaux des champs, avec ses cheveux taillés en courte brosse et sa barbe piquée de poils blancs. Il y avait dans tout cela un air de mélancolie, qui contrastait avec le mignon sourire dont il ne se départait pas d'ordinaire. » Si l'humour est souvent présent, notamment lorsque dans ce même texte les proches de Kôtarô s'évertuent à tenter de chasser le facétieux *aaman* du corps de leur ami, l'ambiance est bien à la mélancolie. Des fantômes surgissent sans cesse du passé, rendant impossible le deuil de ceux qui, même nourrissons, ont survécu à la bataille d'Okinawa, la dernière de la guerre du Pacifique, l'une des plus sanglantes, puisqu'elle fit 200 000 victimes, dont la moitié de civils.

En effet, non contente de ses attaques *kamazekes*, l'armée impériale ordonna le suicide collectif de la population... Comme le regrette le narrateur de « L'awamori du père Brésil », « *j'ai lu dans le journal que plus de la moitié des lycées d'Okinawa sont incapables de donner la date exacte de la rétrocession d'Okinawa au Japon. Ces lycéens ignorent sans doute aussi qu'Okinawa a été administrée par les États-Unis pendant vingt-sept ans.* » Rendue au Japon en 1972, l'île est habitée de fantômes que ne peuvent voir que ceux qui le veulent bien...

Éric Bonnargent

L'ÂME DE KOTARÔ CONTEMPLAIT LA MER
DE MERODUMA SHUN - Traduit du japonais par
Myriam Dartois-Ako, Véronique Perrin et Corinne
Quentin, Zulma, 281 pages, 21 €

La Quinzaine

littéraire

1^{er} au 13 avril 2014

Nouvelles d'Okinawa

PAR SOPHIE EHRSAM

Ce recueil réunit six nouvelles, qui toutes se déroulent à Okinawa, cet archipel au sud du Japon occupé par les Américains à la suite de la Seconde Guerre mondiale. C'est un territoire luxuriant de vie, mais où la mort n'est jamais très loin. Medoruma Shun est traduit en français pour la première fois.

MEDORUMA SHUN

L'ÂME DE KÔTARÔ CONTEMPLAIT LA MER

trad. du japonais par Myriam Dartois-Ako, Véronique Perrin et Carinne Quentin
Zulma, 288 p., 21 €

Les personnages – des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux – sont tous confrontés à la violence ou à la mort d'une façon ou d'une autre : certains voient des âmes ou des fantômes, d'autres sont hantés par le passé ; ceux qui se passionnent pour les combats découvrent la cruauté du monde. Le tout dans une atmosphère qui confine volontiers au fantastique ou à l'onirique, la richesse de la faune et de la flore locales contribuant à l'enchantement et au mystère.

La première nouvelle donne le ton : dans une histoire digne de *La Métamorphose* de Kafka, un homme appelé Kôtarô perd connaissance et se retrouve habité par un insecte de plus en plus monstrueux, tandis que son âme « contemple la mer » parmi les veloutiers et les lucioles de mer. Uta, la femme qui tâche de le guérir, porte elle-même comme une blessure le souvenir de la mère de Kôtarô, tuée lors des bombardements américains sur l'île, alors qu'elle voulait ramasser des œufs de tortue pour les villageois affamés par la guerre. Spiritualité et métempsychose n'étant pas forcément incompatibles à Okinawa, Uta s'interroge : cette tortue de mer qui fascine l'âme de Kôtarô ne pourrait-elle être l'incarnation de sa mère ? Ou serait-ce l'insecte ?

Le père Brésil (ainsi surnommé en raison de son exil volontaire en Amérique du Sud) ne rejette sans doute pas l'hypothèse : selon lui, « *les papillons sont la forme que prennent les âmes des humains quand elles viennent faire un tour dans ce monde* ». Lui aussi a perdu des êtres chers pendant la guerre. La jeune femme qui voulait devenir prêtresse *kaminchu*, qui avait le don de voir les morts, aurait peut-être pu venir en aide à Kôtarô ou à la mère de celui-ci. Et le grand-oncle Genkichi ? Amateur d'*awamori* (l'alcool de riz local) comme le père Brésil, il sent la présence des morts près de la mer, l'attrait que celle-ci exerce sur eux : « *Tous ceux qui sont nés ici, tu m'entends, quand ils meurent, ils traversent la mer pour aller sur cette île. Et ensuite ils veillent sur nous.* »

Ceux que la mort ne frôle pas d'aussi près font d'autres expériences amères : Takashi s'occupe avec bonheur de son coq de combat jusqu'à ce qu'on le lui vole, et, lorsqu'il lui est rendu, l'animal est moribond, meurtri par un combat dont la sauvagerie atteste qu'il a été orchestré de main d'homme. Un autre garçon, féru de boxe, rencontre S., qui lui montre des combats en direct, dans son quartier, près de la base militaire américaine... et éveille en lui, lors d'une promenade en forêt, des sensations aussi délicieuses que vio-

lentes. S. ne venant plus à l'école, il le cherche dans son quartier, en vain, et découvre au détour d'une agression que « *c'est pas un endroit pour les gosses* » (on a dit la même chose à Takashi à propos du gallodrome). Violence des hommes, physique et sexuelle, qui renvoie au traumatisme du petit-neveu de Genkichi : son père battait sa mère et il craint en grandissant de devenir lui aussi un monstre.

Des tilapias devenus difformes sous l'effet des produits chimiques déversés dans les rivières jusqu'aux palmiers rougis par la rouille, l'homme souille tout ce qu'il touche, y compris ses semblables, et c'est parfois volontaire. L'âme okinawaïenne semble fortement marquée par l'expérience de la guerre et de l'occupation. Mais aussi par le merveilleux et le rêve, ce qui ressort d'autant plus quand le narrateur est un enfant. Les frontières entre les êtres sont poreuses : des bras d'homme deviennent des pattes d'araignée, des arbres développent des tentacules, une jeune femme se rapproche des végétaux : « *Je restais debout et j'avais l'impression de devenir un arbre ou une plante, mon corps bourgeonnait ici et là, des fleurs s'épanouissaient au bout de mes doigts* ». En plus des éléments historiquement propres à Okinawa – *awamori* (alcool), *sanshin* (instrument de musique), *bashôfu* (tissu) –, la langue de Medoruma Shun fait la part belle aux échos qui laissent percevoir l'unité dans la multiplicité, l'identité de l'archipel.

Trois nouvelles à la première personne, trois à la troisième. Mais toujours des dialogues ou des phrases prononcées qui tiennent en peu de mots, beaucoup de place pour le non-dit et pour le récit, feuilleté de perspectives. À l'instar du personnage central de « *La mer intérieure* », qui voit un double de lui-même, le recueil donne à voir des générations, des âges de la vie et de l'archipel qui se superposent. Ce kaléidoscope mêle des visions exotiques et des thèmes éternels. ♦

Janvier 2014

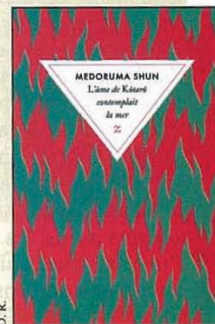
Initiations avortées

Chez Medoruma Shun, l'île d'Okinawa au Japon est placée sous le signe du douteux, du discrètement corrompu. De l'ambigu, aussi. Dans les six récits qui composent *L'Âme de Kôtarô contemplait la mer*, paysages idylliques et amour cohabitent avec une violence tapie dans une phrase à l'air anodin, dans un coin de nature luxuriante ou dans le regard d'un enfant. Le malaise jaillit des lieux les plus purs et des détails les plus infimes. Comme pour dire qu'une fois disparus le feu et le sang, l'horreur se loge là où elle peut, dans les interstices d'une société qui tente d'étouffer ses mauvais souvenirs, de les enfouir dans de belles histoires au style limpide comme l'océan Pacifique.

De cette écriture simple et belle propre à la légende en général, au conte japonais peuplé d'esprits et de créatures fabuleuses en particulier, l'auteur japonais, réputé pour la finesse de ses nouvelles (prix Akutagawa et Kawabata), en est tout imprégné. Très jeunes ou assez vieux pour retomber en enfance, ses héros adhèrent à un règne du merveilleux qui se manifeste sous des formes toujours différentes, mais avec un même rapport aux blessures de la population d'Okinawa.

Dans *L'Âme relogée*, première nouvelle du recueil, un bernard-l'hermite géant logé dans le crâne d'un homme vivant incarne par exemple l'âme d'une femme tuée pendant la Seconde Guerre mondiale par des soldats japonais. Les esprits mélancoliques de *Avec les ombres*, le pêcheur un peu magicien de *L'Awamori du père Brésil* et toutes les présences équivoques qui peuplent l'écriture de Medoruma Shun sont eux aussi des traces d'une mémoire encore douloureuse. Celle de la guerre, mais aussi de l'administration américaine de l'île après la bataille d'Okinawa et de sa rétrocession aux Japonais en 1972.

Pour les jeunes protagonistes des nouvelles, ces intrusions surnaturelles de l'Histoire dans un quotidien bien terre à terre structurent des parcours initiatiques peu conventionnels. Sans objet de quête précis, comme livrés à un hasard un peu espiègle, les narrateurs à la première personne des différents textes se confrontent à la noirceur du monde adulte. Orphelins ou délaissés par des parents évanescents, ils sont des électrons libres qui, sur leur trajectoire sinueuse, croisent des épreuves à la figure spectrale ou monstrueuse. Révélateurs de tristesse, ces personnages ne parviennent jamais au terme de leur parcours. Comme la confidente d'esprits loquaces de *Avec les ombres* qui finit par mourir d'abandon, ils sombrent. Mais la vérité d'Okinawa, elle, demeure. ■ Anaïs Heluin



► *L'Âme de Kôtarô contemplait la mer*, Medoruma Shun, Éd. Zulma, 281 p., 21 euros.

20 mai 2014

Sélections » [Livres](#)

L'âme de kôtarô contemplait la mer

Mis en ligne le 20.05.2014 à 08:45

Nouvelles

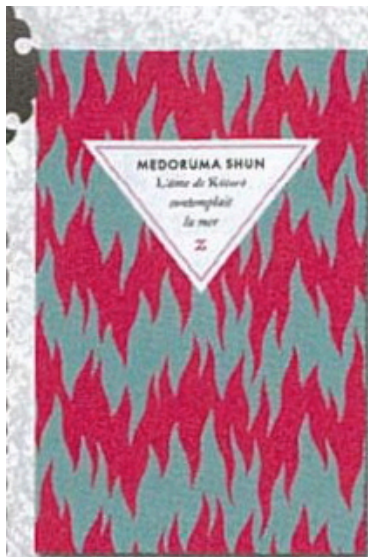


L'âme de kôtarô
contemplait la mer

Voici des histoires au parfum d'iode, de sucre brun et de sang. Nous sommes à Okinawa, au Japon, entre champs de canne à sucre et plages de corail. L'écriture de Medoruma Shun traduit la porosité entre le monde des vivants et celui des morts. Entre cruauté et beauté. Tout y est ambivalent, impermanent et passager, donc riche de sens, dans la plus pure tradition japonaise. Normal dans un archipel qui peut, à tout instant, être bouleversé par les éléments, tsunami ou tremblement de terre. Dans la très belle première nouvelle (qui donne son titre au recueil), l'âme d'un jeune homme, Kôtarô, a quitté son corps pour contempler la mer. Dans l'attente désespérée du fantôme de sa propre mère, tuée sur cette plage par un soldat japonais. Depuis, le corps inconscient du jeune homme, délaissé par son âme, est habité par un bernard-l'ermite. L'animal prend de plus en plus de place dans sa cage thoracique. Le récit oscille entre mélancolie et horreur, bizarrerie et cocasserie. Le lecteur en éprouve autant de sentiments. «Personne ne peut réellement comprendre comment les gens vivent et meurent», peut-on lire dans *La mer intérieure*. L'écrivain approche un peu ce mystère dans ses écrits. Il sait aussi raconter avec beaucoup de talent l'enfance et l'adolescence, entre violence et fragilités.

De Medoruma Shun. Ed. Zulma, 280 p.

Avril 2014



Auteur : Shun Medoruma

Traduction : M. Dartois-Ako
V. Perrin-C. Quentin

21€

Zulma



L'âme de Kôtarô contemplant la mer



Shun Medoruma est né en 1960 sur l'archipel d'Okinawa, où se déroulent toutes ses nouvelles. L'enfance, les croyances, un brin de fantastique, il semble plonger dans ses souvenirs pour retranscrire l'atmosphère si particulière de son île. A travers six histoires très différentes, ce sont bien Okinawa, sa culture et ses habitants, la transmission entre générations que l'auteur met à l'honneur : la vieille Uta experte en *mabuigumi*, le jeune Takashi et son coq de combat, le Père Brésil et son *awamori*. Mais la réalité de l'île, c'est aussi la présence sur son sol de bases militaires américaines. Une cohabitation complexe dont le jeune héros de *Rouges Palmiers* fera l'amère expérience.